

Armando Cote

Les « trahisons de la mémoire » : un poème dans la poche *

Plus Lacan avance dans ses élaborations, plus la poésie lui permet de se démarquer de la linguistique. Entre le discours de l'inconscient et le discours poétique, il n'y a plus de démarcation. Le père est d'abord un signifiant, puis une métaphore, et prend ensuite une fonction nouante et nommante. Le cas de Héctor Abad, écrivain colombien, nous permettra d'illustrer l'excès d'amour d'un père, « un trop de père ¹ ».

Héctor Abad a trouvé un poème dans la poche de la veste de son père, assassiné à Medellín le 25 août 1987. Le premier vers dit :

« Nous voilà devenus l'oubli que nous serons ². »

Il a fallu vingt ans à Héctor Abad pour écrire à partir de ce poème un livre, qui sera traduit en plus de vingt-six langues : *L'oubli que nous serons*, dans lequel il écrit ce qui est impossible à écrire. Abad n'a pas reculé face à l'irréparable ; au contraire, il fait de cet impossible quelque chose de possible : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit pour quelqu'un qui ne peut pas me lire, et ce livre même n'est rien d'autre qu'une lettre qui s'adresse à une ombre. »

L'écriture d'Abad est une écriture de l'inconfort. À le lire, nous ressentons l'inconfort de dire et d'écrire. Abad a pris le chemin du pas-de-sens du poème que son père a utilisé comme seule arme contre sa mort annoncée. En effet, son père a été plusieurs fois menacé de mort à cause de ses prises de position politiques : « Son cœur n'était cuirassé que par un papier fragile, un poème qui n'a pas empêché sa mort. Mais il est beau que quelques lettres tachées par le dernier fil de sa vie aient sauvé, sans le vouloir, et pour le monde, un sonnet oublié de Borges sur l'oubli ³. »

Ce poème a eu une fonction symbolique très importante, dans la mesure où il a été le prétexte pour écrire deux livres. À travers l'écriture de ses livres, Abad a pu transformer ses fantasmes et tenté de déchiffrer le mystère de ce poème. Cette dimension de transformation est en lien avec la

question de la transmission et de l'héritage. La dimension temporelle de la hâte, constitutive du stade du miroir, devient présente face à cet objet poétique. Abad est capté, capturé par l'énigme et la fonction de ce poème.

Après la publication du livre intitulé : *El olvido que seremos*, « L'oubli que nous serons ⁴ », un poète colombien s'est attribué le poème que son père avait dans sa poche. C'est à cet endroit qu'une urgence, une obligation d'écrire un autre livre est née. L'urgence était de tenter de faire entendre ce qui a échappé à la transmission. Le témoignage est de cet ordre. S'il y a eu expérience du réel, il y a une sorte d'obligation, une « impérieuse nécessité ⁵ », disait Primo Levi, de témoigner. Au fond, dans la question de l'héritage et de la transmission, on retrouve la question : comment se faire entendre ? Le fameux cauchemar de Primo Levi est assez parlant.

La feuille de papier où était écrit le poème était une feuille möbienne, en ce sens que les pensées sont le recto et les sons le verso, comme Saussure le disait à propos du langage. Le poème dans la poche fait énigme parce qu'il est entre deux bords d'une bande, il est coupure et bande en même temps. Le père d'Abad savait que ce poème était coupure et suture en même temps et que lui-même serait oublié et objet de mémoire.

La question du nom propre est au centre de la question de la transmission. L'oubli du nom *Signorelli* par Freud dévoile la structure du nom qui vient obturer le trou propre à la structure du signifiant. Le passage du Nom-du-Père, au singulier, aux noms du père, au pluriel, est une manière de faire entendre l'impossible à dire et la multiplication des noms. Une structure à trois est donc nécessaire pour accéder au quatrième, le Nom-du-Père qui noue et qui nomme.

Il y a une sorte de condamnation à écrire, à renouer à travers l'écriture : écrire s'impose à Abad. Condamné est le terme utilisé par Piera Aulagnier ⁶, « condamné à investir », ou encore « condamné à traduire » dans le cas de Janine Altounian, qui avait hérité du journal de déportation de son père ⁷ : ce journal fait aussi énigme pour elle.

Ce qui peut se transmettre n'est pas seulement de l'ordre signifiant, de l'ordre du sens, mais est aussi de l'ordre du silence, de l'ordre de la lettre. Ce qui se transmet d'une génération à une autre se transmet comme une onde de choc « radio-active ⁸ », c'est-à-dire par le médium de la voix, la grosse voix du surmoi qui exige la production des signifiants et qui borde la jouissance. La reconstruction de l'histoire ne pourra pas boucher le trou, au contraire elle lui donnera plus de consistance. Dans l'expérience analytique, le moment de séparation de fin est le moment où se délient les signifiants de l'histoire : vengeance, violence, trahison, etc., qui ont tous des allures de

destin, pour les tordre et produire un effet d'anamorphose, une dissolution de toute perspective. Oublier pour pouvoir se séparer.

Après le trauma, la vie continue, mais certains font un « travail d'enfant ⁹ ». C'est un effet qui est en rapport avec la structure du langage. L'être parlant « choit » dans un monde de langage, un monde dont Lacan nous dit qu'il est d'ores et déjà constitué par le malentendu, les trous entre les dits. C'est en ces termes qu'il réinterprète le traumatisme de la naissance, dont il précise qu'il n'y en a pas d'autre : être né de deux parlants qui ne parlent pas la même langue, de deux parlants qui ne s'entendent pas parler, qui ne s'entendent pas tout court. De structure, « l'homme naît malentendu ¹⁰ », et d'un malentendu accompli. Mais, si le rapport sexuel n'est pas transmissible, s'il ne peut y avoir de relation entre les sexes, en revanche un lien entre les générations voisines est inévitable. Le terme qu'utilise Lacan est « irréductible ¹¹ ».

En effet, il est impossible de ne pas transmettre ¹² ; de manière contingente entre les générations il y a toujours une partie de jouissance qui peut faire rapport. La transmission peut produire une commune mesure. Mais un élément reste immesurable, c'est un objet irréductible pour chacun : l'objet petit *a*. Cet objet, Lacan l'a inventé pour rendre sensible la chose qui n'est pas aliénée dans l'Autre, la part inaliénable qui est *a-thée*. C'est l'effet qui se produit à la fin d'une analyse quand le sujet se sépare du temps de l'Autre. Lacan a donné à cet objet plusieurs valeurs : objet du désir, ou dans le désir, ou encore cause du désir. Après un certain temps, il va le limiter à quatre substances épisodiques : seins, fèces, regard, voix.

La cure analytique peut être décrite comme un procès d'extraction de l'objet *a* à partir de l'Autre. Lacan a fait de cet objet la pierre angulaire, l'algorithme de sa théorie ; l'objet *a* devient, à la fois, ce qui divise ¹³ et ce qui unifie ¹⁴.

L'objet *a* est un objet atemporel impossible à réduire, donc à oublier. Lacan donne comme définition de l'inconscient la mémoire de ce qui a été oublié ¹⁵ mais qui ne s'ordonne que de la répétition. Lacan dans son retour à Freud, en tant qu'héritier, a dû inventer, aussi, pour échapper au destin : « Si j'ai un jour inventé ce qu'était l'objet *a*, c'est que c'est écrit dans *Trauer und Melancholie* ¹⁶. » Autrement dit, quelque chose du désir de Freud serait resté en souffrance. Rappelons la phrase de Goethe souvent citée par Freud : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le afin de le posséder. Ce dont on n'use pas est un lourd fardeau ¹⁷. »

Ce reste, qui ne s'utilise pas, peut devenir un lourd fardeau. Il me semble que Goethe fait allusion à cet élément qui persiste et qui ne cesse

pas de ne pas s'écrire, qui fait retour sous la forme d'un regard ou dans une voix : qui fait défaut, qui manque, qui n'a pas reçu d'inscription. Pour Abad, l'écriture de l'histoire de son père a été nécessaire pour s'enlever un lourd fardeau. En effet, trop présent, il fallait l'écrire pour pouvoir l'oublier.

Lacan parle de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Là où il y a un trou, dit Lacan, l'inconscient invente. Le père d'Abad, c'est un père trou. Le Nom-du-Père fait trou pour son fils. Un refus d'exaltation du nom propre et un appel à la fiction se retrouvent dans le poème de Borges qu'il avait dans sa poche :

Je ne suis l'insensé qui s'accroche
Au son magique de son nom.
Je pense avec espoir à cet homme

Qui ne saura qui je fus ici-bas.
Sous le bleu indifférent du Ciel
Cette pensée me console ¹⁸.

Le recours à *lalangue*, pour Abad, a été la clé de voûte de sa possibilité d'écriture. Il s'est inspiré de l'écrivaine italienne Natalia Ginzburg (*Les Mots de la tribu* ¹⁹) et de Primo Levi (*Si c'est un homme* ²⁰). Cette deuxième langue, l'italien (il a étudié et vécu à Turin), lui a permis de prendre la distance nécessaire pour revenir à sa langue. Abad démontre qu'en utilisant le parler de sa maison à Medellín, un espagnol qui lui est propre, il arrive à toucher le réel de la violence de tout un pays. Le singulier rejoint simultanément le collectif.

L'art d'Abad, sa force de transmission a été d'inventer un certain objet qui n'a pas de substance parce qu'il n'a jamais existé. Abad nous livre ainsi une définition qui s'approche de celle de l'objet *a* de Lacan, « un objet qui ne saurait exister que dans les mots ²¹ ». Nathalie Sarraute dit la même chose autrement : l'innommable « prend corps en écrivant ²² ».

Abad fait partie des écrivains du réel ; il ne cherche pas une réparation, il affirme au contraire son caractère d'irréparable. Face à la mort d'un être cher, nous assistons au paradoxe de la culpabilité et de l'autodestruction. Abad refuse de vouloir comprendre. Il tente de sortir de la voie pénale qui réclame une punition. Connaître le vrai ne changera rien. Il n'y a pas de vérité sur le réel, puisque le réel se dessine comme excluant le sens.

On n'écrit pas pour se consoler, mais parce qu'il est impossible d'oublier. *Trahisons de la mémoire* est un formidable livre qu'Abad a ajouté à son autobiographie familiale, comme un appendice, pour insister sur le message qui se transmet d'un poète à un autre, pour dire qu'au fond le nom propre

importe peu : il peut s'envoler ²³ du moment où l'effet poétique existe. Ce que Lacan a si bien dit : « Je ne suis pas un poète mais un poème ²⁴. »

Dans la démarche d'assimilation de la mort de son père, Abad a réussi à dépasser la vengeance, la haine, la dénonciation typique, pour produire quelque chose d'inédit : la récupération d'un poème oublié de Borges. C'est par ce nouage à quatre que la mort de son père prend une nouvelle signification, qui ne porte aucun message, mais qui boucle un silence affreux par le retour de la voix du père qui lit le poème de Borges dans une émission de radio. Son père savait qu'aucune consolation n'était possible, que notre besoin de consolation est impossible à rassasier, comme l'a si bien dit Dagerman ²⁵, parce que la véritable vengeance est l'oubli.

Le père d'Abad est un père troué, non seulement troué par les balles de la violence, mais troué par l'effet poétique. Héctor Abad fixe la mémoire de son père tout en la dépassant pour devenir un écrivain. Il va au-delà de la banalité de la mort. Là où il y a eu trop de père dans son enfance, il arrive à ressentir une absence, qui ne produit plus de sens. Abad a réussi à écrire l'envers du père de Kafka ²⁶, grâce à un tour de force, le tour de force de la poésie. Abad fait entendre au père, épatant : « Papa : m'adore pas tant ²⁷ ! »

* [↑](#) Intervention prononcée à Rome, le 10 juillet 2021, dans le cadre de la 2^e Convention européenne de l'EPFCL.

1. [↑](#) H. Abad, *L'oubli que nous serons*, Paris, Gallimard, 2006, p. 32.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 279.
3. [↑](#) H. Abad, *Trahisons de la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 2009, p. 115.
4. [↑](#) H. Abad, *L'oubli que nous serons*, *op. cit.*
5. [↑](#) P. Levi, *Les Naufragés et les Rescapés*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1989, p. 82.
6. [↑](#) P. Aulagnier, « Condamné à investir », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 25, Paris, Gallimard, 1982, p. 309.
7. [↑](#) J. Altounian, *L'Écriture de Freud, Traversée traumatique et traduction*, Paris, Puf, 2009.
8. [↑](#) Y. Gampel, dans A. Cote et B. Patsalides (sous la dir. de), *Transmettre et témoigner, Les effets de la violence politique sur les générations, Hommage à Primo Levi*, Paris, L'Harmattan, 2009.
9. [↑](#) N. Vasseur, *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre*, Paris, Liana Levi, 2006, p. 21.
10. [↑](#) J. Lacan, « Dissolution ! », *Ornicar ?*, n° 22-23, printemps 1981, p. 12-13.
11. [↑](#) J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373. Sur ce point, voir « L'irréductible d'une transmission », dans *Transmettre et témoigner, Les effets de la violence politique sur les générations, op. cit.*, p. 11-128.

12. [↑](#) B. Cyrulnik, « Préface », dans H. Epstein, *Le Traumatisme en héritage*, Paris, Gallimard, 2005, p. 9.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 92.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 23.
15. [↑](#) J. Lacan, « Discours de Rome », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 138.
16. [↑](#) J. Lacan, *Conférence à Louvain*, 13 octobre 1972, *Quarto*, n° 5, Bruxelles, 1981.
17. [↑](#) Goethe, *Faust I*, vers 682-684 : « Was du erebt von deinen Vätern hast, Er wird es, um es zu besitzen. Was man nicht nützt ist eine schwere Last. » Cité par Freud entre autres dans *Totem et tabou*.
18. [↑](#) H. Abad, *L'oubli que nous serons, op. cit.*, p. 279.
19. [↑](#) N. Ginzburg, *Les Mots de la tribu*, Paris, Grasset, 2008.
20. [↑](#) P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1988.
21. [↑](#) H. Abad, *Trahisons de la mémoire, op. cit.*, p. 9.
22. [↑](#) J'ai relevé cela dans une série d'entretiens que Nathalie Sarraute a donnés sur France Culture, dans l'émission « À voix nue ». Je dois cette référence à Kristèle Nonnet-Pavois.
23. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 6 janvier 1965. « Le nom propre c'est une fonction volante, si l'on peut dire, comme on dit qu'il y a une partie du personnel, du personnel de la langue dans l'occasion, qui est volante, il est fait pour aller combler le trou, pour lui donner son obturation, pour lui donner sa fermeture, pour lui donner une fausse apparence de suture. »
24. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 572.
25. [↑](#) S. Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Arles, Actes Sud, 1993.
26. [↑](#) « Quand j'ai lu, des années plus tard, la *Lettre au père* de Kafka, j'ai pensé que je pourrais écrire cette même lettre, mais à l'envers, avec de purs anonymes et des situations opposées. » H. Abad, *L'oubli que nous serons, op. cit.*, p. 32.
27. [↑](#) *Ibid.*